L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

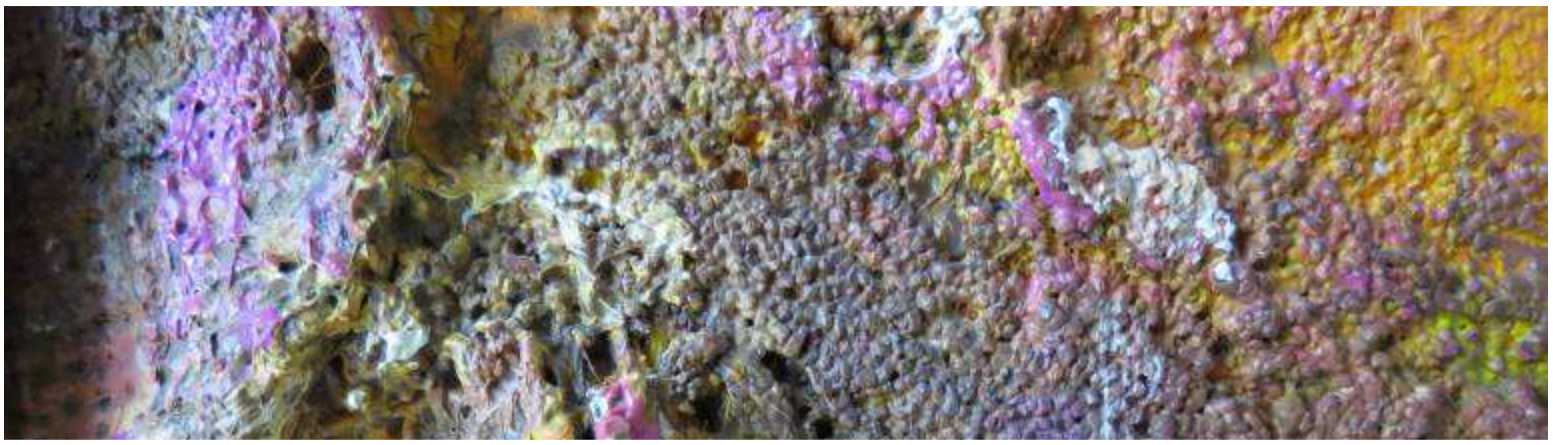
N°20 - Juin 2016

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : L'étrange

- Fantômes, *Céline Landry* p. 5
- Apparitions, *Lise-Noëlle Lauras* p. 7
- Chaud ou froid ? *Michel Betting* p. 9
- Derrière la vitre, *Isabelle Freihuber-Ypsilantis* p. 11
- Histoire d'eau : *Jo(sette) Pellet* p. 15
- *Le cirque : Daniel Birnbaum* p. 17



Thème libre

- Comme l'éclair, *Christiane Dimitriadis* p. 19
- Petits et grands miracles, *Monique Leroux Serres* p. 21

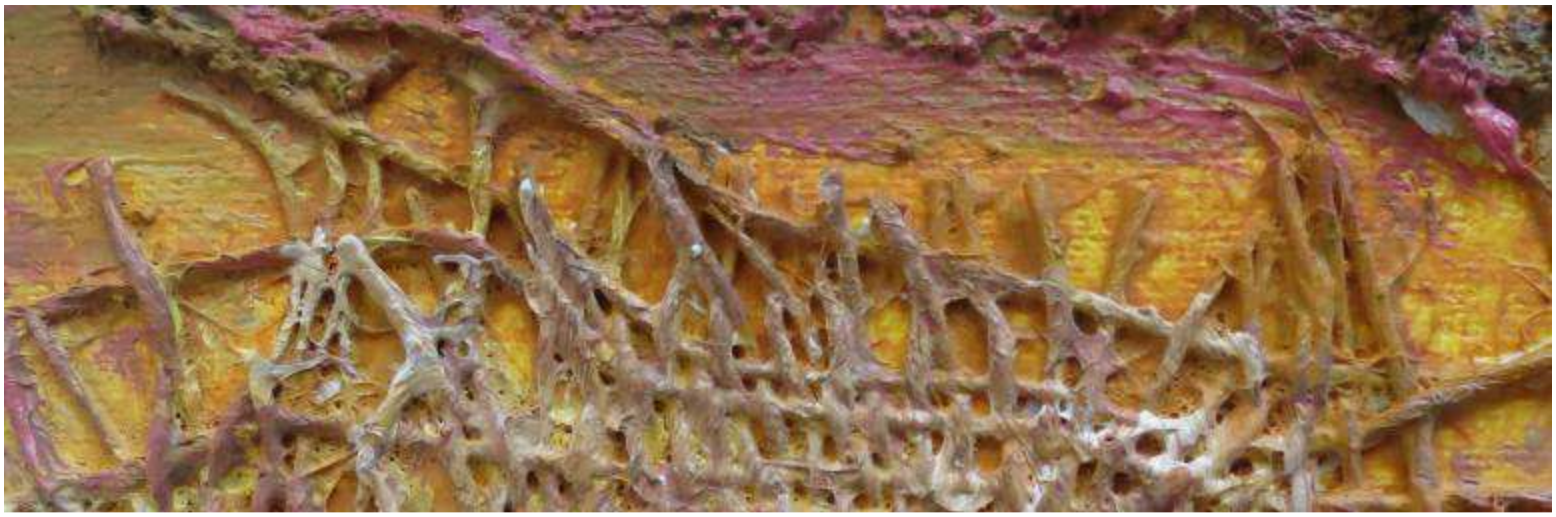
Coup de cœur

- Petits et grands miracles, de Monique Leroux Serres, *par Germain Relinger et Monique Mérabet* p. 23
- Derrière la vitre, d'Isabelle Freihuber-Ypsilantis, par *Daniel Py* p. 24

Appel à textes p. 25

Témoignages : Les mystères de la création, Traductions d'*AlainKervern* p. 27

- Voyage à l'intérieur du Haïku ; 22 poètes japonais témoignent (1)
  - Du simple regard à l'observation minutieuse, par *Inahata Teïko*
  - Ce qui se cache au cœur du symbolisme, par *Kagiwada Yûko* p. 30
  - La cloche de Gion, d'Alain Kervern



Livres « haïbun », par *Danièle Duteil*

- Pelote des jours, de Germain Rehlinger, p. 33
- For intérieur, de Thierry Werts p. 36
- La boussole dans son vol garde le nord, de Dominique Chipot p. 38
- Cuisine d'été, de Fitaki Linpé (Philippe Quinta) p. 43

La vie de l'AFAH p. 45

- Annonces et rendez-vous
- Nos ahérent.es ont du talent : Publications p. 50

Adhésion p. 52

Éditorial

Des fantômes bleus
Se hâtent le long des murs
Sans un mot de trop

Thierry Werts [1]

Avec ce 20e numéro de *L'écho de l'étroit chemin*, l'AFAH signe sa cinquième année d'existence. Non seulement le nombre de participants ne cesse d'augmenter, mais de plus en plus d'auteur.es se lancent dans l'écriture de recueils de haïbun, comme le montre la rubrique « Livres ». Et ils le font avec toujours plus d'inventivité, se détachant souvent du modèle classique prose-haïku pour juxtaposer par exemple vers libres et haïku, ou prose combinée avec différentes formes de poèmes, tercets, quatrains etc. Cette créativité démontre une évidente bonne santé dont il faut se réjouir. L'écriture n'est-elle pas avant tout plaisir et jeu ?

La poésie japonaise brève sévit et séduit plus que jamais, à en juger par la production massive de ces derniers mois, ainsi que la chronique « Nos adhérents ont du talent » le prouve encore. Parfois, d'autres sentes peuvent aussi attirer, comme c'est le cas de Monique Leroux Serres qui explore le roman.

Le thème de ce trimestre, « l'étrange », fournissait une bonne occasion de mettre à contribution sa fantaisie et son imagination, donnant lieu à quelques productions assez surprenantes. Ainsi, les *Fantômes*, qui font irruption dans les nuits et les songes de Céline Landry, la laissent pantoise face aux situations les plus rocambolesques. Lise-Noëlle Lauras, de son côté, est témoin d'une *Apparition* fort insolite avec laquelle elle compose de bon gré. Quant à Michel Betting, toujours frigorifié dans *Chaud ou froid ?*, il est victime d'un rare phénomène de régression Si Isabelle Freihuber-Ypsilantis connaît, *Derrière la vitre*, coup de cœur de Daniel Py, une torpeur difficilement explicable, ce n'est rien comparé aux affres que traverse l'héroïne de Jo (sette) Pellet, particulièrement malmenée dans *Histoire d'eau*. Enfin, *Le cirque* de Daniel Birnbaum, montre un homme des plus chanceux, côtoyant la femme… idéale,

Deux auteures ont choisi un sujet libre, mais il n'aurait pas été incongru de voir figurer leurs haïbun dans le thème de « l'étrange ». Christiane Dimitriadis se trouve un peu déconcertée, dans le métro, par la vision d'une jeune femme disparue, *Comme l'éclair,* en un clin d'œil. Monique Leroux Serres clôt la sélection par *Petits et grands miracles*, coup de cœur double, de Germain Rehlinger et Monique Mérabet : un haïbun touchant, à mi-chemin entre fiction et réalité.

Afin de fournir à tous ceux et à toutes celles que la plume démange la possibilité de prendre de l'avance, la rubrique « Appel à haïbun » devrait les satisfaire : elle annonce les thèmes pour un an.

---

1. Thierry Werts : *For intérieur, Haïbuns*, Ill. Alexia Calvet, Éd. Pippa, 2016. ISBN : 978 2-916506-80-7.

On lira avec grand intérêt les pages intitulées « Les mystères de la création : Voyage à l'intérieur du haïku » : Alain Kervern nous fait l'honneur de partager, pour *L'écho de l'étroit chemin*, ses traductions : 22 témoignages de poètes japonais exprimant les circonstances qui ont entouré le surgissement de tel ou tel de leurs haïkus. Inahata Teïko et Kagiwada Yûko ouvrent le ballet de ces publications prévues pour paraître au fil des numéros. À travers ces expériences rapportées, les amateurs de haïbun devraient trouver matière à réflexion. En effet, le haïku ne surgit pas de manière artificielle : il exige une observation minutieuse qui conduit à se fondre vraiment avec la nature ou l'ambiance du moment. C'est pourquoi, à mon avis, il devrait être plutôt rare dans le haïbun, sous peine de perdre en puissance, voire d'apparaître suspect. Sans doute son éclosion en position finale est-elle la plus logique et la plus satisfaisante.

Il me reste à vous souhaiter une bonne lecture et un très bel été.

Danièle Duteil

Féérie : aquarelle

L'écho de l'étroit chemin

Juin 2016 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème " l'étrange "

Fantômes

Non satisfaits de perturber mes jours, vous habitez mes délires oniriques. Vous m'entraînez dans des édifices lugubres, peu accueillants et me poursuivez dans des corridors sombres et alambiqués; vous me traquez devant des portes closes et cadenassées jusqu'à ce que j'appelle à mon secours les premières lueurs de l'aube.

Fantômes maudits, vous me déposez sur des échelles délabrées menant à des échafaudages bringuebalants ; vous m'abandonnez sur des passerelles bancales conduisant à des tours décrépites, où je me balance en équilibre instable sur des poutres vermoulues avant d'être happée par le vide pour atterrir en sueur dans mes draps chiffonnés, témoins de ces nuits cauchemardesques.

Tombée cette nuit
la neige recouvre tout
même mes peurs

Conscients de vos effets dévastateurs sur mes artères vieillissantes vous m'offrez parfois un répit. Grâce à vous, à quarante ans, j'ai survolé en apesanteur la forêt pluviale du Costa Rica entourée d'une centaine d'Aras Macao. À cinquante ans j'ai défilé à Trafalgar Square dans le carrosse royal coiffée d'un chapeau bordé de marabout bleu pâle aux cotés d'Élizabeth II, notre reine bien-aimée ! Cinq ans plus tard, j'ai visité les grottes de corail de la mer des Antilles, à cheval sur un dauphin lavande, escortée de milliers de néons qui fredonnaient des airs de musique sacrée. À soixante ans, j'ai dévalé les pentes enneigées du Kilimandjaro dans un traîneau tiré par six magnifiques bouviers-bernois.

À mon réveil
chaude et souriante
sa voix

Mais le prix à payer pour ces évasions sporadiques est exorbitant. Bien vite, vous me ramenez dans des coupe-gorge nauséabonds de cités inconnues où des individus louches posent sur moi des regards vitreux et me tiennent des propos, que je devine scabreux, dans une langue incompréhensible.

Vous persistez dans vos desseins rocambolesques et me conduisez dans des forêts impénétrables où se referment derrière moi les sentiers impraticables, rendant impossible tout retour dans la clairière ensoleillée. Des cris lugubres retentissent bruyamment, recouvrant mes appels au secours qui s'évanouissent, prisonniers au fond de ma gorge.

À ma rescousse
sur ma table de chevet
un bip bip

Étonnants personnages, j'ai maintenant soixante-cinq ans et je vous attends. Je n'ai pas encore parcouru la Forêt Noire en montgolfière, ni survolé la baie d'Halong sur un canard laqué. Je n'ai pas encore escaladé les statues géantes de l'île de Pâques, ni visité la Grande Muraille en vélocipède. Je n'ai pas traversé le Sahara sur un serpent à sonnettes, ni effleuré un double arc-en-ciel.

Le jour se lève
une odeur familière
un espresso si si

Céline LANDRY (Québec)

L'écho de l'étroit chemin

Juin 2016 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème " l'étrange "

Apparitions

L'amie nous avait quittés depuis trente –six heures. Deux petits jours à peine. Son mari m'avait dit très tôt le matin du samedi qu'elle s'était endormie dans la nuit de vendredi.

Nous attendions cette nouvelle avec crainte et soulagement, pour elle et les siens. Une grande souffrance physique, une conscience longtemps aiguë de son état et l'impossibilité à communiquer, la torturaient. Elle qui vivait par les mots, pour les mots, fabriquée pour les inventer, les explorer. C'était fini. Ce matin –là, elle en avait fini.

Je reçus la nouvelle avec la sensation d'un grand vide. Maladroite, j'avais tenté de l'épauler les dernières semaines, lui rappelant ses succès, ses bonheurs. Elle avait tapissé sa chambre des photographies de tous ceux qu'elle avait connus

La présence des aînés
Sûre d'avoir été aimée
Elle leur souriait

C'était émouvant de la voir se préparer à sauter le pas, à vouloir enjamber le grand fleuve après s'être purifié le cœur, corrigeant ça et là un jugement que désormais elle estimait injuste ou trop sévère. Devant moi, elle s'était même adressée au Christ. La plupart du temps, j'écoutais, ou je lisais quelques unes de ses poésies. Ses mains, son visage restés beaux en dépit de la souffrance qui l'avait tant amincie. Que dire à l'amie sans lui mentir ?

Enfants, époux
Petits-enfants et amis
Ne m'effacez pas !

Ses derniers mots dans une forme d'homélie préparée par ses soins.

J'avais vécu une curieuse journée ce samedi-là, chargée de prévenir quelques amis de son départ. Certains en supportèrent mal l'annonce, d'autres me prièrent de les accompagner pour voir sa dépouille. Je refusais. J'aime les vivants.

Dimanche matin, je m'apprêtais à sortir pour lui rendre un dernier hommage spirituel quand, du placard de mon couloir, surgit ma Mo toute emplumée de deux immenses ailes d'albatros dont le milieu était couvert de plumes noires. Elle voletait au-dessus de moi, me suivant partout où j'allais. Le rêve de Mo s'était réalisé : devenir un oiseau ! Son âme nous avait quittés pour prendre cette apparence si belle, immense. Sa tête, ses yeux, son regard, elle était muette mais ne me lâchait plus, si bien que je n'osais quitter la maison où elle m'était apparue de peur de la perdre. Je n'avais aucune crainte, je lui souriais, profondément heureuse de voir son rêve exaucé, je lui parlais, et il me semblait l'entendre dire : « tu vois, c'est fait, mon vœu le plus cher est exaucé ». Je lui répondis aussi familièrement que si elle avait eu son apparence coutumière.

Désormais oiseau
Elle vivrait comme eux
Albatros des poètes

Lise-Noëlle LAURAS (France)

Visage : aquarelle et gouache

L'écho de l'étroit chemin

Juin 2016 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème " l'étrange "

Chaud ou froid ?

Chaud ou froid ? Fait-il chaud ou fait-il froid ? Ai-je chaud ou ai-je froid ? Tout le monde est capable de répondre à cette question, même un enfant de trois ans. Tout le monde, sauf moi. Mon corps ne me délivre plus cette information. Mon thermostat interne ne fonctionne plus. J'ai chaud et froid, parfois alternativement, parfois simultanément. Je transpire du buste et en même temps mes jambes sont glacées. Il me semble que mon sang bout en moi et l'instant d'après j'ai l'impression de n'avoir plus de sang dans les veines. Il m'arrive de remettre une bûche sur le feu puis je me demande pourquoi j'ai allumé un tel brasier.

Quand je suis en déplacement, c'est pire. Lorsque je pars en vacances, il me faut un temps infini pour m'acclimater à mon nouveau lieu de villégiature. La nuit, j'ai besoin de me sentir couvert, j'ai besoin de ressentir cette sensation de couverture sur mon corps, comme les personnes frappées par le paludisme et qui, lors des poussées de fièvre, se couvrent avec ce qu'elles trouvent, une porte, une planche, une plaque de tôle, même si elles savent que ça ne les réchauffera pas.

Au bout d'un moment, voyant que ce malaise, que ce mal-être ne passait pas, je suis allé consulter un médecin, conseillé par un ami. Des statues de toute origine, de toute provenance, des bocaux de formol contenant d'étranges créatures, inconnues de moi pour la plupart, décoraient son cabinet. Je n'étais guère rassuré.

Après l'échange habituel de prise de contact, il me prit la température, une fois, deux fois, trois fois, changea d'appareil et finit par m'annoncer, extrêmement surpris : « je ne comprends pas ce qui se passe mais les résultats sont formels, incontestables, votre corps est à vingt-cinq degré ! Je vois que vous avez la peau sèche, une peau de poisson, une ichtyose, comme on dit dans notre jargon. Je ne vois qu'une explication : vous étiez sans doute poisson dans une vie antérieure, et pour une raison que j'ignore, vous êtes passé par une phase humaine avant de poursuivre votre évolution dans le monde animal. En clair, vous êtes en train de vous transformer en animal à sang froid, en reptile, ce qui explique vos difficultés à stabiliser votre température interne. »

peau, écailles
quel moi se dissimule
dans ce corps ?

Je l'ai regardé, stupéfait, non pas avec des yeux de merlan frit, mais plutôt de couleuvre à l'agonie, puis je m'en suis retourné chez moi, me poster au coin du feu, en guettant l'apparition du soleil.

Michel BETTING (France)

Derrière la vitre

J'ai la chance d'avoir un ami qui réside au trentième étage d'une tour parisienne. À travers les larges vitres de son appartement, la vue sur la capitale est grandiose. Je ne me lasse pas de ce panorama. À chacune de mes visites, je me précipite à la fenêtre pour retrouver avec plaisir le monde vu d'en haut.

L'an dernier, un soir de mars, alors que le printemps commençait tout juste à poindre et qu'un sentiment de tristesse m'habitait, cet ami m'avait une nouvelle fois invitée. Confortablement installés sur le canapé du salon, nous avions avalé un assortiment de fruits secs et goûté un whisky fort réputé qui, faute de la moindre connaissance en la matière, m'avait laissée totalement indifférente. Tout juste avais-je ressenti une légère brûlure sur la langue et un semblant d'écorchure au fond de la gorge. Par pure politesse, je l'avais bu jusqu'à la dernier goutte. J'avais craint le pire pour mon estomac, mais rien de fâcheux n'arriva.

sombres pensées-
se soigner aux lumières
de la ville

Après une heure de discussion plus ou moins passionnée, l'ami alla s'installer dans une autre pièce pour gratter l'une de ses guitares électriques. Plutôt que d'écouter le son strident de l'instrument, je décidai de rester au salon et d'admirer la vue incomparable sur Paris.

Au début, mes yeux ne virent rien d'autre que les autres soirs. Mais il est un moment de la journée où les objets prennent un aspect inhabituel, ce moment où la lumière du jour, sur son déclin, croise l'obscurité naissante, juste avant le voile opaque de la nuit. Or, ce soir-là, l'espace qui s'ouvrait devant moi et ce segment de temps si particulier se rencontrèrent. C'est ainsi que l'étrange entra dans ma vie.

crépuscule-
plus un seul passant
seules des ombres…

En un instant, le paysage urbain se mit à rétrécir et se changea en un vaste terrain peuplé de créatures insolites. Le périphérique ondula tel un long serpent lumineux, les tramways prirent l'apparence de chenilles pourvues d'antennes, les piétons devinrent des hannetons égarés, les toits se transformèrent en pistes d'atterrissage pour coléoptères, les branches des arbres se rétractèrent en brindilles desséchées. Au loin, la silhouette noire de la tour Montparnasse ne fut plus qu'un vulgaire tronc calciné, le Sacré-Cœur prit la forme d'une termitière géante, la Tour Eiffel se métamorphosa en une immense mante religieuse au squelette métallique.

Les couleurs n'existaient plus. Le gris s'était emparé de la ville. Seule demeurait une lueur rougeâtre qui teintait l'horizon. Un silence inquiétant semblait régner et tout paraissait figé comme dans l'attente d'une catastrophe imminente. Un sombre pressentiment commençait à m'envahir et une douleur diffuse se répandait dans mon corps.

Soudain, le son aigu et lointain de la guitare se mua en une plainte lancinante émanant de ces misérables créatures. Je fus prise de frissons devant ce monde inconnu et mystérieux. L'étrange vision m'attirait tel un aimant. Je tentais de résister, mais en vain, tant l'effroi me paralysait. Je poussai un cri de terreur en me sentant basculer dans l'abîme et happer inéluctablement par cet univers monstrueux.

Par bonheur, une main ferme me retint solidement dans le monde de la normalité. La vision disparut alors aussi rapidement qu'elle était apparue. Les choses reprirent leur apparence ordinaire. Mon ami se tenait près de moi, sa main pressant mon bras, silencieux. Je le questionnai, mais il n'avait rien entendu, rien aperçu. Le voisinage était calme : nul bruit de porte ou de fenêtre, aucun écho de pas ou de conversation. J'étais donc la seule à avoir vécu ce phénomène paranormal.

Depuis lors, cet évènement extraordinaire ne s'est jamais reproduit. Aujourd'hui encore, je ne sais si je fus victime d'un abus d'alcool, la proie d'une hallucination ou tentée par l'attrait du vide. Il y a comme un trou noir au fond de ma mémoire. Je me plais à croire que, pour un court moment, je fus projetée dans une cinquième dimension, hors du temps et de l'espace.

briser la vitre-
prendre son envol
sans retour

Isabelle FREIHUBER-YPSILANTIS (France)

L'écho de l'étroit chemin

Juin 2016 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème libre

Sur la sente, des grains de haïkus : pigments de terres naturelles

Histoire d'eau

Sur la jetée
soleil et vent dansent ensemble –
grincements des gréements

Elle rêvassait sur une chaise longue, au milieu de cailloux, gravats, papiers gras et canettes cabossées, quand un homme l'apostropha :

- Suivez-moi, et tout de suite !

Un flic ? ou un militaire, peut-être ? Quoi qu'il en soit, un type en uniforme et avec des galons.

Grand, maigre, la face vérolée, le nez pointu, des yeux en boutons de bottine ; des dents grises, une bouche mince, l'air méchant.

- Que me voulez-vous ? lui répondit-elle.

En fait, elle essayait de gagner du temps et réfléchissait frénétiquement à ce qu'il pouvait bien savoir d'elle et lui reprocher. Des raisons de l'arrêter, il devait bien y en avoir quelques-unes… mais à quoi se référait-il ?…

- Pas d'entourloupette, ou je vous embarque ! continua l'oiseau de mauvais augure.

- Mais j'ai le droit de savoir de quoi on m'accuse ! insista-t-elle, tandis que la panique la gagnait. Serait-ce à cause de la sommation pour les impôts ? C'est ça ? Oh là là, je suis navrée, mais j'ai oublié le papier dans mon sac. Tenez, voyez plutôt ! Je suis vraiment désolée…

- Eh bien, payez immédiatement ! renchérit le galonné avec un sourire torve.

Sur ces entrefaites débarquèrent à grand fracas cinq ou six de ses acolytes, la mine patibulaire, l'œil sournois, le rire grinçant et la méchanceté en bandoulière. Ils encerclèrent sa chaise, s'approchant de plus en plus près, jusqu'à la toucher et lui fermer l'horizon.

L'un d'eux jeta tout à coup sur elle une couverture et ils se précipitèrent comme une volée de charognards… qui la pinçant, qui l'égratignant, ou encore qui tentant de la tripoter à travers l'épais tissu.

Le tout à grand renfort de caquetages incompréhensibles.

Sélection : thème " l'étrange "

Elle se démenait comme une diablesse, criant, protestant qu'ils n'avaient pas le droit, que c'était un abus de pouvoir, une honte, elle se plaindrait en haut lieu, ils auraient de ses nouvelles, ça ne se passerait pas comme ça, non mais, on est tout de même en démocratie, ou bien ?!...

Les coups continuaient de pleuvoir, ses assaillants la serraient à l'étouffer, elle plongea dans le noir.

Mugissement sourd
dans les vapeurs du couchant –
clapotis des vagues

Quand elle refit surface, passablement sonnée, elle était seule.

Mais en essayant de se dépêtrer de la couverture, elle sentit soudain contre elle un petit corps d'enfant et eut un coup au cœur…

« Ah non, ce n'est pas possible ! gémit-elle, pas ça !... »

Hélas, quand elle souleva le corps léger, le déplia, le déchiffonna et exposa le visage à la lumière, elle reconnut sans doute aucun les yeux clairs de la petite Clara. Cette dernière avait des contusions sur la figure et des bleus sur tout le corps. Elle colla son oreille sur la poitrine de la fillette et il lui sembla percevoir un léger souffle. Elle la prit alors dans ses bras et se mit à faire les cent pas le long du chemin… aller et retour, aller et retour, aller…

La petite se mit à respirer de plus en plus régulièrement, jusqu'à ce que son souffle reprenne un rythme normal, et tout à coup… se transforma en grenouille verte à points jaunes, lui échappa des mains et s'enfuit vers le bord de l'eau en sautillant !...

« Bon dieu de bon dieu ! gémit-elle à nouveau. Mais qu'est-ce que je vais pouvoir dire ce soir à sa maman ?!... »

Dans le port
tous les bateaux sont rentrés –
tombée de la nuit

Le fracas saccadé du direct de 20 h. 17 la réveille brutalement… Hagarde, déboussolée, échouée sur les galets de la plage, telle une méduse violette, elle a le cœur qui bat la chamade, la tête brouillée et un solide coup de soleil…

Jo(sette) Pellet (Suisse)

Le cirque

Ici, on peut dire la bonne aventure. La voyante lit dans les lignes de la main si on va vivre longtemps, devenir riche, être heureux. Elle, elle lit entre les lignes de ma main. Avant de me la demander. Medium compris. Et je sais que je vais être heureux. Pour le reste ça n'a pas d'importance.

Ici, le devin cherche à prédire. Elle, elle devine ce que je cherche à dire. Avant de me le demander, pour vérifier si elle a raison. Si elle se trompe ça n'a pas d'importance. Mais elle ne se trompe jamais. Elle ne me trompe jamais non plus.
Ici, le mage fait des tours avec des hauts-de-forme. Chapeau bas ! Elle, elle fait sans détour des images de ses formes. Bien avant que je ne lui demande. Chapeau et bas ! Pendant ce temps, l'extra Lucie sert à boire, le mari de la voyante est au rouge, la femme du devin avine et celle du mage enrage.

Il fait son tour
au milieu des cartes
les invitations

Ce qu'il fallait ici c'était une fée. Une vraie fée qui transforme tout en conte. Elle est bien là maintenant. Pour elle il n'y a que moi qui compte, c'est un fait.

Elle, elle n'est ni devin ni devinette, ni mage ni sage, ni fée ni surfaite. Elle sait lire ma main entre les lignes. Elle vit de rêves et d'absolu. Là où l'avenir s'invente comme on le souhaite et le bonheur se vit comme on le traite. Là où la main est faite pour être demandée et la parole pour être donnée.

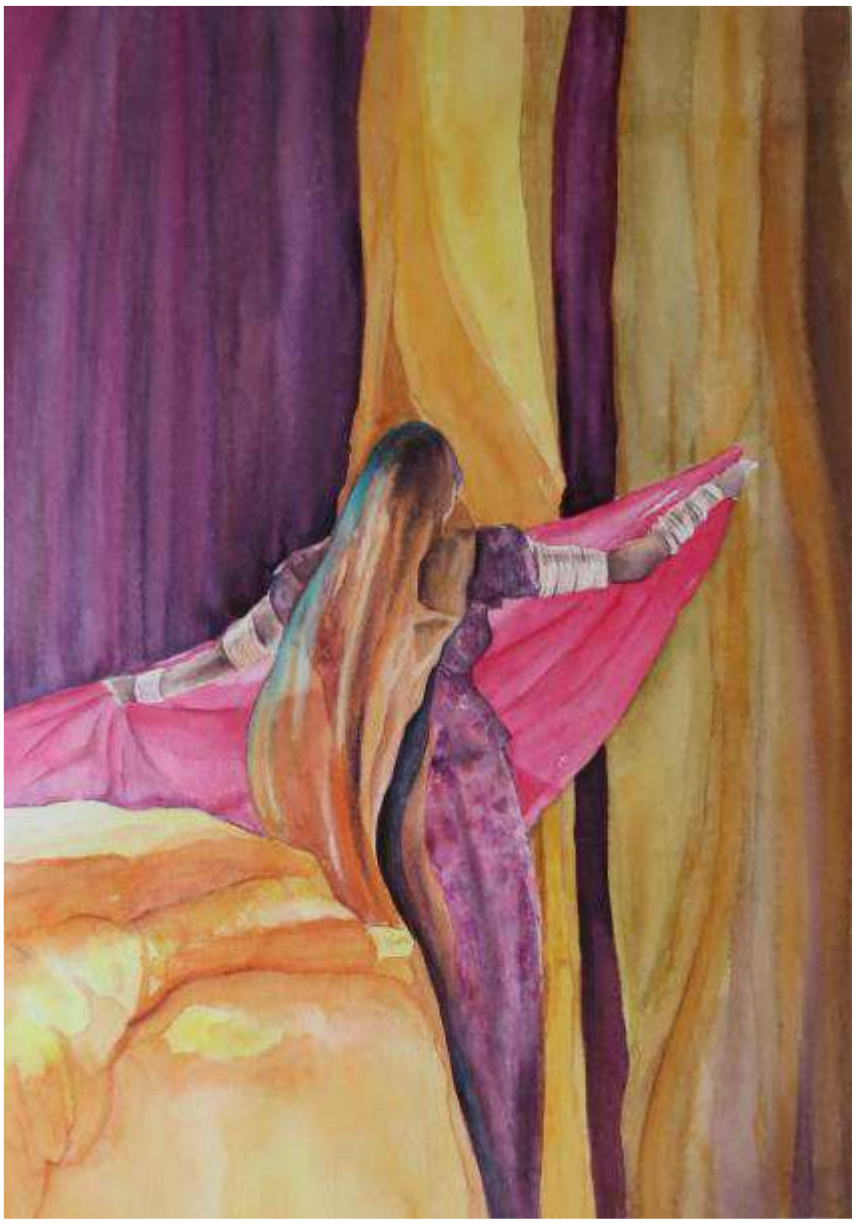
Ils roucoulent
l'alliance au bout des doigts
les pigeons bagués

Ici, on peut vivre la bonne aventure. C'est magique ! C'est jour de mariage au cirque.....

Mais attention, je suis l'illusionniste !

Daniel BIRNBAUM (France)

Sélection : thème libre



La magicienne : aquarelle

L'écho de l'étroit chemin

Juin 2016 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème libre

Comme l'éclair

Au fur et à mesure que j'approche de la place, les deux voies s'engorgent de voitures. On irait encore plus vite à dos d'âne ! Un autobus à soufflets vient justement de tomber en panne au beau milieu, il clignote de tous ses feux et les passagers se déversent, se ruant vers la station de métro la plus proche.

brindille de mai
l'éphémère trépide
si brève la vie

Dans le ciel, un nuage en chasse un autre. Un souvenir surgi des brumes se met à germer... Ah oui ! L'année dernière, mon neveu était venu nous rendre visite avec sa petite amie. Une première rencontre pour nous, même s'il nous avait montré des photos d'elle à plusieurs reprises. Une fille grande, blonde, un peu osseuse. Les mots et les livres aussitôt nous avaient rapprochées. Philippe jouait de la guitare, ressuscitant des airs connus. Le chant nous unissait et je me souviens, quand nous avions entonné « Le nuage a apporté la pluie », prise d'émotion, Léna m'avait serrée dans ses bras. J'avais fait ce soir-là une tarte aux mûres qui avait eu beaucoup de succès. J'entends encore ses compliments...

Mais d'où sort ce souvenir ? Pourquoi es-tu revenue ? Tant d'eau a coulé sous les ponts depuis... Vous avez rompu de façon un peu abrupte et je me rappelle encore le chagrin que j'avais ressenti. Tu devais partir continuer tes études à des kilomètres de là.

sur le fil
pinces à linge en partance
les hirondelles

Sélection : thème libre

Descente roulante dans les profondeurs de la station. Je cherche mon billet et le composte dans la machine. Bousculade sur le quai. La rame s'immobilise dans un crissement de freins. Je monte et m'installe au milieu du wagon, agrippée à la barre. Soudain mon regard se fixe : deux personnes plus loin, une silhouette élancée, les yeux cachés derrière de larges lunettes de soleil. Un anneau passé dans l'aile de la narine. Les lèvres maquillées couleur mûre. Mon voisin me la cache presque entièrement. Visage d'une tristesse indicible. Ses cheveux blonds relevés de façon inélégante, un peu comme un épouvantail. Un frisson me parcourt. Elle n'aura pas trouvé ses marques et sera revenue dans l'impitoyable capitale...

matin laiteux
sur la vitre une chouette
en filigrane

Je n'ai pas plus tôt repris mes esprits que le métro s'arrête ; les portes coulissent sur toute la largeur. Jeune fille broyée, aspirée par la vague des passagers. Dernière tache rouge de son débardeur sur son épaule nue. Puis la vitesse qui efface tout.

Christiane DIMITRIADIS (Grèce)

Chrysalide : aquarelle

Petits et grands miracles

J'ai été totalement bouleversée quand j'ai appris que dans sa dernière lettre, Rimbaud commandait une jambe de bois, pour repartir...

Au Rajasthan, j'avais acheté une peinture persane à un artiste qui peignait dans un fort. Mais il ne parlait pas ma langue, et moi, je ne parlais pas la sienne. J'avais aimé l'image : sur fond noir, merveilleusement détaillée et colorée : une femme et une huppe. Durant plusieurs années, je n'avais pu comprendre ce qu'elle représentait.
Mais un jour, pour un nouvel essai, j'ai tapé sur Google : « huppe-princesse » et j'ai trouvé ! Alors que je cherchais dans les légendes hindoues, il s'agit en fait de l'illustration d'une histoire tirée du Coran : la huppe fut l'oiseau choisi par Salomon pour aller porter un message à la reine de Saba.

Les oiseaux ont des os d'une constitution particulière extrêmement légère, ce qui leur permet le vol.

Mon fils est un peu comme Rimbaud, et les oiseaux.

En continuant des recherches sur la huppe, je suis tombée sur des extraits de « Le cantique des oiseaux », du mystique et poète persan soufi Attâr du XII° siècle. La huppe, par des histoires édifiantes, guide les oiseaux durant leur long voyage vers la vallée de leurs âmes. J'ai commandé le livre des éditions Diane de Selliers. Quelle volière! Ils sont tous là, les oiseaux de la peinture chinoise, la colombe de l'Arche de Noé, le corbeau de La Fontaine, la huppe du Coran, les passereaux de Saint François d'Assise...

J'ai lu quelque part qu'on avait un temps appelé les baptisés : « les illuminés », et que Rimbaud, très cultivé, ne pouvait pas l'ignorer.

Ah que crépite
au cœur du poème
un feu

J'aime beaucoup les oiseaux. Et mon fils.

Sélection : thème libre

Le mot « élucubrations » chez Jaccottet m'a interpellée. On l'utilisait pour parler des : "travaux nocturnes faits laborieusement à la lumière de la lampe"

En m'endormant, je pense aux oiseaux, puis aux abeilles.
J'imagine que les mots sont des abeilles, qui relient les hommes, comme elles relient les plantes. Ils voyagent d'un humain à l'autre, s'y nourrissent et y pollinisent les esprits. Les livres seraient leurs ruches. Le miel serait la prose, et la gelée royale, la poésie.

Ce n'est pas un rêve.
Une bande d'illuminés a trouvé un traitement pour mon fils.

Pour la première fois depuis longtemps, on marche ensemble dans le bois tout bleu de jacinthes sauvages. À un moment, il dit :
"Non, ce n'est pas un pinson, c'est un rouge-gorge! Attends, on va le faire descendre."
Il sort son iPhone et, d'une rapide danse des doigts sur l'écran, il demande sur YouTube le chant du rouge-gorge.
Et c'est alors que cela arrive :
chutant de la canopée comme une flèche, l'oiseau fond sur la branche la plus basse juste au-dessus de nous, y chantant à tue-tête.
C'est bien un rouge-gorge !

Quand il boitait
je voulais qu'il vole
mon fils

Monique LEROUX SERRES (France)

Coup de cœur

Petits et grands miracles, de Monique Leroux Serres

Par Germain Rehlinger et Monique Mérabet

Une histoire de jambe, celle de Rimbaud et celle du fils de l'auteure jusqu'à sa guérison. Une histoire d'oiseaux, de huppe représentée sur une peinture achetée au Rajasthan. Après bien des recherches, l'auteure apprend que *la huppe guide les oiseaux durant leur long voyage vers la vallée de leurs âmes*. Puis l'histoire du rouge-gorge lors d'une promenade avec le fils guéri. Rimbaud n'est pas reparti.

Le lien entre les deux parties se fait grâce à la constitution des ailes de l'oiseau. On passe aussi à la nuit et aux abeilles - *les mots sont des abeilles qui relient les hommes comme* elles *relient les plantes* - par l'entremise des « élucubrations » de Jaccottet.

La beauté du haïbun réside dans les glissements fins d'un thème à l'autre suivant une construction en patchwork, par touches, la linéarité étant brisée. L'auteure nous fait prendre de la hauteur, passant subtilement du réel vers sa sublimation dans l'art. Et il y a la poésie -*la gelée royale des livres*-, la sensibilité de l'auteure et la fulgurance des deux haïkus :

Quand il boitait/je voulais qu'il vole/mon fils.

G. R.

Germain Rehlinger a évoqué la subtile composition du haïbun de Monique Leroux Serres et l'harmonie qui en émane, mêlant émotion, poésie, nature. Jusqu'à l'époustouflant haïku final, un moment fort du texte.

Pour ma part je relève une autre phrase clé de ce haïbun : « J'aime beaucoup les oiseaux. Et mon fils. » En effet, cet amour maternel illumine tout le texte, ainsi que l'amour des oiseaux transmis de mère à fils. Oiseau réel, comme le rouge-gorge ou oiseaux s'échappant de nos mythes, de nos croyances, celui du livre, du tableau, leur présence rend le haïbun céleste.

Le choix des oiseaux n'est jamais gratuit en littérature. Les oiseaux sont sujets de poésie et la transcendent jusqu'au sacré. Le lecteur ne peut que s'attarder à ces lignes, les intérioriser, les méditer, se les approprier comme un trésor.

Il suffit de se laisser immerger dans un monde subréel, où l'amour entre mère et fils se mêle à l'âme universelle de tous les êtres. Et se réjouir lorsqu'éclate l'allégresse de la guérison.

« Une bande d'illuminés a trouvé un traitement pour mon fils. »

Merci Monique pour ce superbe chant d'espérance. Nous avons tous besoin de croire en ces « petits et grands miracles » qui ponctuent nos existences et leur apportent sens et joie.

M. M.

Coup de cœur

Derrière la vitre, d'Isabelle Freihuber-Ypsilantis

Par Daniel Py

Dès l'abord, j'ai aimé le style d'écriture de ce texte. Sobre, efficace, du beau et bon français. A l'expression parfaite.

Les haïkus ponctuent très habilement la prose en offrant une vision complémentaire et décalée à la fois.

La progression du récit est parfaitement dosée; le passage du paysage urbain contemplé en paysage végétal qui se peuple de créatures inquiétantes, angoissantes, se fait le plus naturellement du monde.

Le retour à la "normalité" est également fort bien rendu...

En tout, un texte parfaitement élaboré, pour notre très grande satisfaction.

Bravo à l'auteure!

D. P.

Appel à textes

Haïbun

L'écho de l'étroit chemin n° 21, septembre 2016, *(échéance : 1er août 2016)*

- Naissances et berceaux
- Thème libre

L'écho de l'étroit chemin n° 22, décembre 2016, *(échéance : 1er novembre 2016)*

- L'arbre
- Thème libre

L'écho de l'étroit chemin n° 23, mars 2017, *(échéance : 1er février 2017)*

- Hommage
- Thème libre

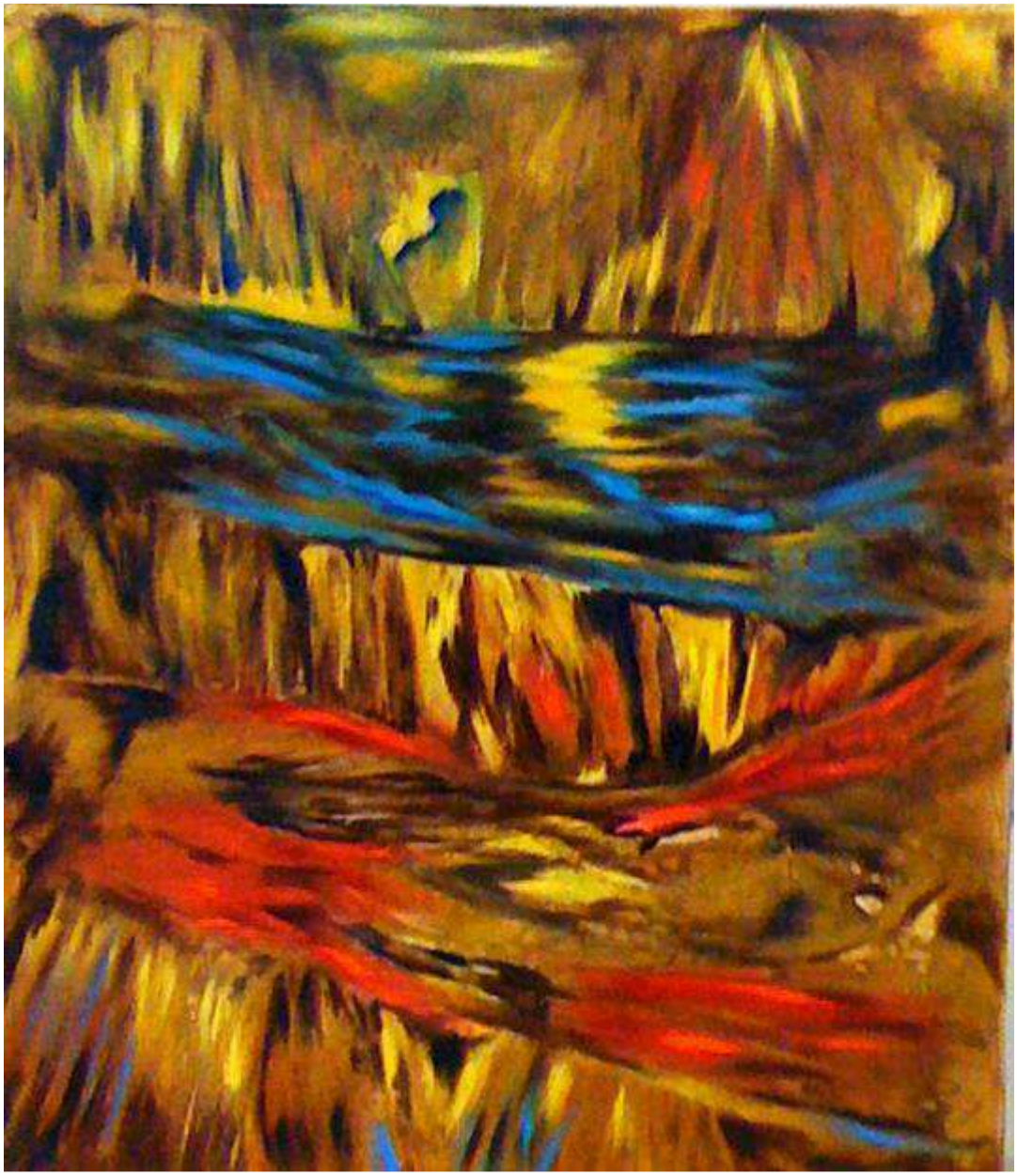
L'écho de l'étroit chemin n° 24, juin 2017, *(échéance : 1er mai 2017)*

- Plume(s)
- Thème libre

Et toujours la possibilité d'écrire un haïbun lié, à deux ou plusieurs voix.

Envoi à echo.afah@yahoo.fr

Toute participation vaut autorisation de publication.



Sources : pigments et acrylique

Les mystères de la création

Voyage à l'intérieur du haïku

22 poètes japonais témoignent, traduits par Alain Kervern

Du simple regard à l'observation minutieuse : Inahata Teïko

« Passer du simple regard à une observation minutieuse, c'est ne faire plus qu'un avec la nature » (Inahata Teïko[1])

dans la lueur translucide
du papier de riz de la porte à glissière
Gigeïten, protectrice des arts

Il y a plusieurs années, lors d'une promenade pour chercher de l'inspiration en poésie, je visitai pour la première fois le Temple Akishi-no-dera (le Temple des Bambous de l'Automne) à Nara. Et je me retrouvai ainsi devant la statue de Gigeïten, figure tutélaire protectrice des arts. Elle se trouvait dans le Pavillon Central, à gauche de l'entrée, et de face. Sachant qu'il y avait là un véritable chef d'œuvre, je m'y étais précipitée automatiquement. La statue donnait une impression de corpulence, mais son corps, légèrement penché, était souple et onctueux. Son visage, qui regardait vers le bas, avait un sourire troublant et lumineux, et semblait flotter dans la pénombre du Pavillon. D'où pouvait donc venir cette lumière qui mettait admirablement en valeur ce visage lisse et doux ? En cherchant bien, je finis par découvrir une cloison de papier translucide qui se trouvait au pied de la statue. La lumière diaphane de cette cloison nous séparant de l'extérieur, ainsi que la lueur des lampes brûlant au fond du Pavillon faisaient flotter ce chef d'œuvre dans une demi-obscurité. Ce jour là, la neige qui était tombée depuis la veille s'accumulait dans la cour du temple. Et cette neige produisait, à travers le papier de la cloison, une lumière irréelle qui donnait à la statue, à son sourire, à tout son corps une présence à la fois irradiante et fantomatique.

C'est alors que je réalisai à quel point la pratique du haïku pouvait nous enrichir. Même si le hasard entre pour beaucoup dans cette anecdote, il n'en reste pas moins que je fus accueillie dans toute sa magnificence par Gigeïten, protectrice des arts, en ce jour où la neige s'accumulait au dehors.

Toutefois, lorsque je me tenais devant cette statue, si je ne m'étais pas demandé d'où pouvait venir cette lumière, je sais que je n'aurais jamais composé un seul haïku. Depuis ce jour, l'idée que je me fais de la création poétique est liée à l'examen minutieux de la réalité, selon le principe qui dit : « passer du simple regard à l'observation détaillée ».

Lors de cette visite au Temple des Bambous de l'Automne, un poème naquit de cette révélation. Observer la réalité en profondeur, et non superficiellement, est une manière d'affiner notre sensibilité. À la répétition de cet exercice s'acquiert peu à peu un véritable réflexe qui nous apprend comment observer la nature.

Il ne s'agit nullement de repenser et de renouveler la technique du haïku. Mon grand père Takahama Kyoshi mit au point en son temps avec talent la fameuse technique de « l'objectivité d'une réalité prise sur le vif », ce qui est très important. Mais s'efforcer d'observer la réalité en profondeur fait peu à peu apparaître ce qui n'était pas décelable jusque là, et qui nous amène à nous demander si la nature ne serait pas un être vivant dont serait faite aussi notre propre chair.

Le haïku est un poème qui célèbre les thèmes de saison. Une fois admis le principe selon lequel un haïku est structuré en trois parties de 5/7/5 syllabes, l'expérience de longues années de pratique du haïku nous apprend que sa composition ne se fait pas généralement de façon accidentelle, ou par la grâce de circonstances fortuites.

Le haïku est un poème qui chante la ronde des saisons. Selon le principe énoncé ci-dessus, les circonstances stimulent la sensibilité de l'auteur de haïku, et ces mêmes circonstances doivent également vivre à l'intérieur du corps du poème. Pour cela, exprimer notre émotion ne suffit pas. S'interroger sur le pourquoi de cette émotion, et en intégrer les causes dans le haïku tout en canalisant le tumulte de nos sentiments, c'est cela, « l'objectivité d'une réalité prise sur le vif », c'est cela la transcription de la réalité objective.

Composer des haïkus n'est affaire ni de controverse ni de théorie C'est d'abord affaire de thème saisonnier et de circonstances, c'est aussi aiguiser sans cesse sa sensibilité afin de savoir capter la réalité avec toujours plus de disponibilité.

fleurs du buisson à papier
trois fois trois font neuf
trois fois trois font neuf boutons d'or

Voici un poème composé au moment de la floraison d'un buisson à papier (edgeworthia papyrifera) dans mon jardin. À la vue de ces fleurs, spontanément, je me suis mise à chantonner la table de multiplication. Sans doute certains penseront que n'aligner que des chiffres dans un haïku, c'est faire preuve de prétention et de mauvais goût. Pour moi, ce n'était qu'un haïku exprimant tel quel ce que j'avais ressenti. À l'extrémité des trois tiges de cette plante, s'épanouissaient trois fleurs, ce qui fait 3 x 3 = 9 ! Si le lecteur met en relation ce chiffre 9, répété deux fois en fin des deux derniers vers, avec l'épanouissement des fleurs de ce buisson à papier, on peut alors parler de poème réussi, parce que sa construction correspond à la réalité. Quoiqu'il en soit, ce haïku me convient.

Dans tout mode d'expression, il est parfois nécessaire de prendre des risques. Il est utile de s'exercer sans cesse afin d'éviter tout maniérisme de convention, et d'opter toujours pour la fraîcheur de la nouveauté. C'est de cette façon que les recherches et les remises en cause incessantes de l'auteur finiront par lui donner de véritables automatismes de la perception. Car ce n'est pas en faisant étalage de son savoir faire, ou de pirouettes linguistiques nouvelles que l'on touchera le cœur du lecteur.

---

1. Inahata Teïko, née en 1931, est la petite fille de Takahama Kyoshi, l'un des rénovateurs du haïku contemporain. Se consacrant très tôt à la pratique du haïku, elle participe à la revue « Le Coucou » (Hototogisu), et en devient la directrice en 1979. En 1982, elle anime le comité de sélection des haïkus envoyés par les lecteurs et qui sont publiés dans le journal « Asahi ». En 1987, elle crée l'Association Japonaise du Haïku de la Tradition dont elle devient présidente, impulsant par ailleurs les échanges internationaux autour du haïku. Elle est l'auteure de nombreux recueils de haïkus et d'essais sur ce genre poétique.

Ce qui se cache au cœur du symbolisme : Kagiwada Yûko

« Ce qui se cache au cœur du symbolisme dépasse le simple réalisme » (Kagiwada Yûko[1])

Lorsqu'à vingt ans j'ai commencé à écrire des haïkus, je m'y suis essayée toute seule, confiant aux dix-sept syllabes mes pensées au fil de mon propre plaisir. Ainsi, durant de nombreuses années, mes poèmes furent écrits sous l'influence du maniérisme. Mais sur les conseils d'un mentor plus expérimenté que moi, je m'ouvris aux courants extérieurs, et ce fut ainsi la découverte de l'indispensable technique dite « du croquis pris sur le vif ». Je réalisai alors ce que signifiait vraiment « composer des poèmes ». Sensible aux spectacles de la nature, j'ai commencé à l'observer avec plus d'attention, et c'est ainsi que je me suis mise également au dessin. À l'âge de trente ans, je suis devenue l'élève de Maître Nakamura Kusatao, et son style d'écriture devint pour moi un idéal, comme l'illustre le poème ci-dessous :

décombres d'incendie
sur le sol en ciment
fillettes et jeu de balle

Ce poème relève d'un réalisme authentique, associant deux scènes symboliques en trois plans. L'objectif devint pour moi, désormais, de passer du réalisme au symbolisme. Sans parti pris, j'observais autour de moi ce qui pouvait être nouveau, frais et pur, et pour cela je pratiquais les sorties pour stimuler ma créativité. C'est ainsi que j'écrivis le haïku suivant, bien qu'il soit un peu décalé par rapport à mon propos :

le bouquet de violettes se défait
ombres et lumières
débordent le temps

C'est le jour de mes trente-huit ans que je l'ai composé. Ce jour là, revenant de mon travail au lycée en compagnie d'une collègue devenue une amie, je lui confiais que c'était mon anniversaire. Comme nous passions à ce moment devant un fleuriste, et qu'il y avait là des bouquets de violettes, elle en acheta un et me l'offrit. Nous étions fin février, et très préoccupée par le travail du lycée, j'avais même oublié cette anecdote qui s'était déroulée sur le chemin du retour à la maison. C'est dans un débarras à chaussures que distraitement je mis ce bouquet de côté pour éviter qu'il soit écrasé. Je sortis ensuite et fus de retour chez moi une heure et demie plus tard. Et durant ce laps de temps, le fait sans doute que ce soit le jour de mon anniversaire fit que je fus sans cesse submergée par la nostalgie du temps qui passe, les souvenirs de l'enfance et de mes parents dont j'étais loin. De retour à mon domicile, je voulus rapidement mettre les violettes dans un vase, mais le bouquet se défit. Juste à ce moment là, le temps d'un souffle, ce poème me sortit de la bouche. Je ne fus gratifiée que quelques secondes d'une manière d'exprimer ce que je ressentais de façon complètement différente de ce que j'écrivais jusque là.

Et ce bouquet de violettes qui se défaisait en provoquant la chute en désordre des fleurs, c'était à n'en pas douter mes années de jeunesse qui se défaisaient. Je ne pouvais cependant nier que la création de ce poème était la conséquence d'une situation réaliste et concrète, celle d'une scène prise sur le vif. Mon maître me conseilla d'abandonner ce poème, mes progrès ayant été trop rapides. Mais je ne voulus pas écouter ce conseil, et refusais d'abandonner. J'avais réussi ce poème du premier coup, après avoir été pendant une heure et demie envahie de nostalgie. C'était de plus mon anniversaire, pourquoi donc avoir écrit « ombres et lumières débordent le temps » ? Ce poème s'est révélé en un instant, sous le coup d'une forte émotion, et non grâce à une élaboration théorique. Une vérité s'est révélée, et ce poème en est le fruit. Sa lecture évoque une atmosphère riche de résonances. J'ai la conviction que cette composition trouve sa source dans la réalité d'un instant pris sur le vif.

l'appel des grues
irai-je jusqu'à penser
que c'est ma propre voix ?

Ce haïku a été écrit à Kyûshû, lors d'une excursion à Izumi pour aller y voir les fameuses grues. Je ne pense pas qu'ici, on puisse dire que ces grues aient été décrites « prises sur le vif ». La rencontre avec ces oiseaux fut pour moi une véritable déflagration intérieure. Les grues et moi ne faisions plus qu'un.

À cette époque, ayant une obligation professionnelle à Kumamoto, je partis ensuite pour me détendre voir les grues d'Izumi, célébrités de l'endroit, sur les conseils d'un poète de mes amis. Les grues venaient à peine d'arriver, et les touristes étaient rares. Je pouvais donc en toute tranquillité me repaître du spectacle de ces superbes oiseaux. Je marchais seule, profondément engagée dans le dédale des sentiers entre les rizières, frissonnant au vent froid, passant non loin des grues. Elles étaient là depuis un certain temps, quand soudain leurs cris s'élevèrent qui ne firent plus qu'un avec ma propre voix. Car en moi il y avait aussi une immense clameur, c'était une certitude. Me confiant désormais aux rythmes de la nature depuis cet événement, je sus que mes poèmes seraient désormais l'expression de cette fusion, moi qui depuis toujours étais avide de saisir l'essence de cette nature qui me fascinait.

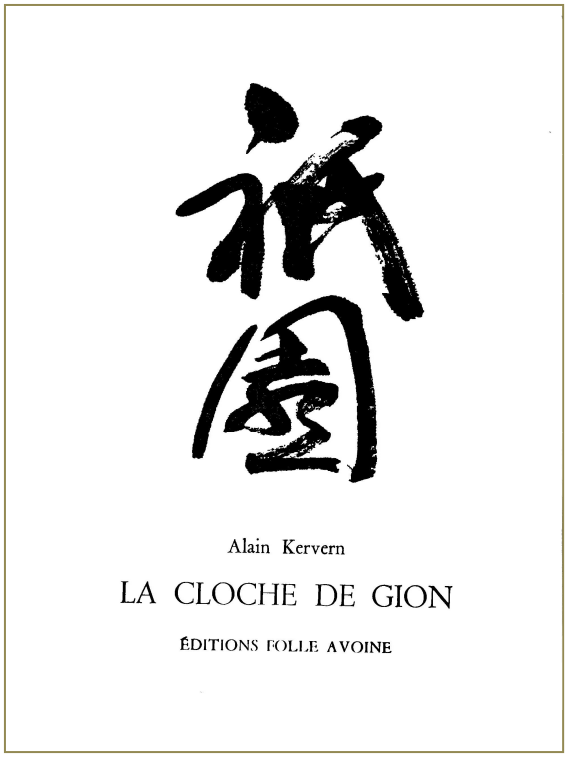
Considérer le mot de saison comme un élément extérieur à soi, est-ce vraiment écrire un haïku ? Vivre dans son corps ce qu'est un mot de saison, n'est-ce pas plutôt témoigner d'une communion totale avec la nature ? N'y a-t-il pas là une différence entre la contemplation européenne de la nature et celle de l'Orient ? Quant à moi, sans retour en arrière, je suis désormais engagée dans cette voie qui me permet d'exprimer mes émotions sur un mode poétique.

immense est l'ombre
du vol d'oiseaux
au-dessus du Nouvel An

à chaque pas un peu plus
je me revois enfant
tant de feuilles mortes dans la rue

---

1. Kagiwada Yûko est née en 1932 dans la préfecture de Kanazawa. Elle commence à écrire des haïkus en 1963 sous la direction du célèbre poète Nakamura Kusatao. Elle fonde en 1984 sa propre école de haïku sous le nom d'«Une carte pour le futur ». Son œuvre, très appréciée, révèle au lecteur des réalités soudaines et lumineuses. Elle est par ailleurs l'auteur d'un essai intitulé « Mots de saisons et labours en profondeur ». Elle reçut à 45 ans le Prix de l'Association des Jeunes Poètes de Haïku.



Alain Kervern : *La cloche de Gion*. Éditions Folle Avoine, 2016. Prix : 25.00 €. ISBN : 9782868102249.

Consacré au haïku et à l'almanach poétique, cet essai est constitué de chapitres qui sont conçus comme autant d'entités indépendantes. Ils peuvent donc être lus séparément, mais sont traversés par une même question fondamentale, celle de ***la perception du réel****. Et cela nous renvoie à une manière originale d'aborder au Japon la notion de temps. Nous y assistons à une métamorphose de la perception du réel puisqu'il s'agit de passer d'un temps inconscient ou passif à un temps culturel qui prend corps dans des milliers de mots de saison, les KIGO. Véritable identité du haïku japonais, ils constituent la trame d'un éternel présent, qui est le temps du haïku. […]*

[Cet essai] *s'interroge aussi sur le mystère de cette énergie chaque fois jaillie de l'instant qui naît, pour nous convaincre de l'urgence de la recueillir « avant que tout ne s'éteigne. ».*

Extrait de l'avant-propos d'Alain Kervern.

Livres

Haïbun

Par Danièle Duteil

Pelote des jours, de Germain Rehlinger

Avec *Pelote des jours*, Germain Rehlinger signe son deuxième recueil de haïbun. Je suis d'abord impressionnée par la table des matières proposant pas moins de cinquante textes. Puis, au feuilletage, par la variété des formes, et la variété tout court. La prose côtoie ici le haïku bien sûr, comme le genre haïbun le laisse présager, mais encore le tanka, ou des versets d'auteurs venant appuyer le propos. Parfois le haïbun revêt une forme de plus en plus prisée par les auteurs, vers libres et poésie. À la fin, les tankahaïku (tanka et haïku) fonctionnent à la manière d'un haïbun minimaliste, créant un climat de tension entre deux formes qui se télescopent pour mieux s'emboîter. Le dernier haïbun joue cette fois sur la graphie, taille des caractères, façon tableau d'ophtalmologue, pour suggérer avec humour, en rapetissant progressivement la lettre, un souci d'approcher la vérité, l'essentiel se dissimulant dans le minuscule, voire l'invisible.

Quant au titre, *Pelote des jours*, il fait allusion d'une part au jeu, à celui favori du chat, bouchon au bout de la ficelle, par exemple (Germain Rehlinger accorde quelques pages à ce fidèle compagnon à quatre pattes, membre de la famille), d'autre part à la rotation créatrice, à la course des jours et de tout ce qui change autour de l'axe immobile de l'éternité. L'image de cette petite boule de fil qui se débobine et se rembobine, témoigne sans en avoir l'air d'une véritable conscience cosmique.

Pelote des jours pourrait se lire dans le désordre. C'est ce que je me suis amusée à faire d'abord, car chaque haïbun constitue une unité. Mais la seconde lecture, en suivant le déroulement normal du recueil, fait apparaître entre ces unités le fil qui les relie : on rebondit sur un mot, une époque, un lieu, une personne. À l'image du destin, le recueil de Germain Rehlinger est conçu comme un dédale de chemins qui se croisent et s'entrecroisent ; s'éclairant grâce à ce fil d'Ariane que l'auteur, plongé dans le labyrinthe de l'existence, dévide derrière lui.

Saisissant ce fil, je parcours le monde sur les pas du voyageur jeune, puis plus âgé : le Québec, le Népal, l'Inde, le Vietnam, la Mauritanie… Parfois, il nous aussi convie à ses voyages « immobiles », au Japon par exemple, depuis le Centre Européen d'Études Japonaises d'Alsace, ou simplement calé dans son fauteuil, goûtant une lecture dans l'intimité d'un jour qui s'éteint. À certains moments, les souvenirs affluent : « je me souviens », scande Germain Rehlinger, à la manière de Pérec. Page après page, il convoque l'histoire, la grande bien sûr, avec des anecdotes à propos de la Seconde Guerre mondiale ou la guerre d'Algérie, la sienne aussi, imbriquée, lui qui naquit dans les années cinquante dans cette Alsace-Lorraine éternellement ballotée entre deux territoires, déchirée, annexée, perdue, reprise… *Lothrenger Platt*, évoque la douleur du déracinement et du changement de langue ; ce haïbun, comme la plupart des autres d'ailleurs dans ce livre, revêt une portée universelle quand on songe à toutes les migrations de l'histoire, à commencer par celles des années présentes.

Le monde moderne, l'auteur le considère souvent avec amertume. Où sont passés les rêves de fraternité et d'une société meilleure, portés par tant de voix, à commencer par celles des intellectuels et artistes de tout bords, de la période soixante-huit et post-soixante-huitarde ?

« …je repense à cette époque avec une tendresse rajeunie, avec la mélancolie de mes jours », confie Germain.

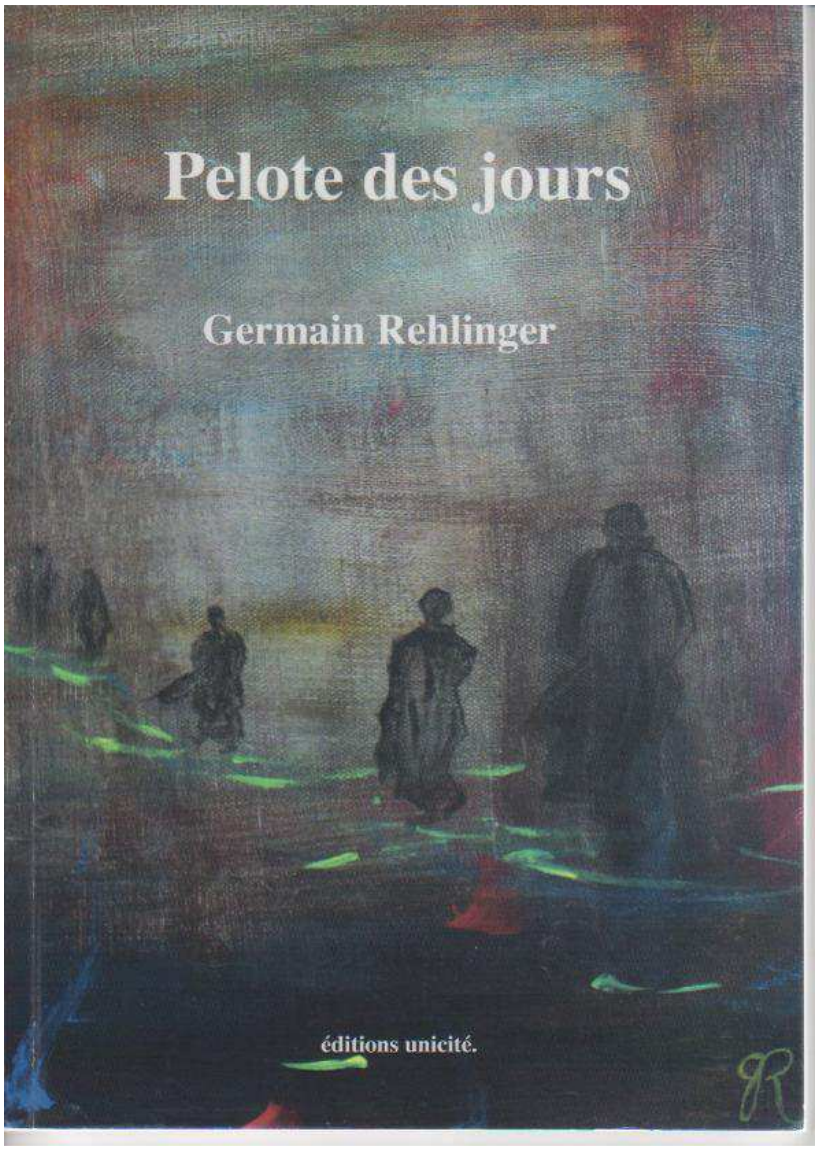
Au fil des décennies, les idéaux se sont effrités et le monde est devenu exsangue. *C'était peu après mai 68*… est un tanka prose, tout comme plusieurs textes de ce recueil. Le tanka, narration dans la narration, loin de jouer le même rôle que les haïku, fait affleurer des émotions d'une autre nature, de celles qu'on garde enfouies dans son for intérieur et qui remonte en surface à la faveur d'un souvenir jaillissant dans l'esprit, de quelques notes de musique ressuscitant un pan du passé, d'un dessin, portrait d'une aïeule à l'histoire mal connue : au gré des traits jetés sur le papier, émerge la conscience d'une histoire familiale privée encore de quelques-uns de ses maillons qui permettraient de reconstituer complètement la chaîne.

D'autres visages se dégagent, qui ont tissé, tissent encore, la toile quotidienne de l'auteur : copains, voisins, connaissances, bahut, maître, figures du village, intimes, oncle, tante cousin, épouse, fils… et cette mère trop tôt partie. On perçoit ici l'incompréhension, là un certain désarroi, plus loin la complicité, l'empathie vis-à-vis des semblables et du règne animal, ailleurs la satisfaction de s'être dépassé et souvent une grande tendresse exprimée avec beaucoup de poésie.

Germain Rehlinger s'ouvre aussi sur des moments fulgurants qui traversent son esprit, ses instants de lâcher-prise, ses rêves, éveillé ou endormi, la vie dans son entier pour tout dire, déroutante, passionnante, mystérieuse. Un ouvrage fort, varié, bien construit, qui ne décevra personne.

Pelote des jours est richement illustré de la main de l'auteur, des peintures exécutées d'après photographies ou sur le vif, qui dévoilent d'autres traits de sa personnalité, un regard qui ne se satisfait pas de la surface des êtres et des choses, qui ressent la nécessité de comprendre de l'intérieur, en s'immergeant complètement dans les lieux et leur histoire, parmi ses semblables, sondant la société, explorant la culture et les différentes formes artistiques.

D. D.



Germain Rehlinger : *Pelote des jours*, haïbun. Préface de Monique Mérabet.
Éditions unicité, 2016. Prix : 15.00 €. ISBN : 978-2-37355-052-8.

For intérieur, de Thierry Werts

Dernières gelées

Dans les yeux du sans-abri

Un croissant de lune

En dix-sept syllabes, ce poème surgit des profondeurs de la nuit, de la terre, au bout de l'escalator qui charrie les noirceurs de la ville. Un univers, dépouillé, rude, riche pourtant de promesses et d'espoir, parce qu'un homme regarde un autre homme, son semblable, son frère, avec les yeux du cœur.

For intérieur, titre la couverture du livre de Thierry Werts ; langage juridique sans doute – l'auteur exerce dans ce milieu – mais bien sûr aussi conviction intime, vision d'un monde peuplé d'êtres de chair et de sang que le destin a jetés sur le chemin, sur le chemin du narrateur. Autant de vies, autant de trajectoires…

Chaque minute

Un avion décolle ou se pose

…rien à juger en fait, tout à comprendre. Les choses sont, on les reçoit en pleine figure, telle une odeur de *kérosène qui* vous *prend à la gorge.* Chaque audience est une nouvelle confrontation des âmes à huis clos :

Je la rassure du regard

Elle est petite

Ma toge l'impressionne

Le voici

Menotté

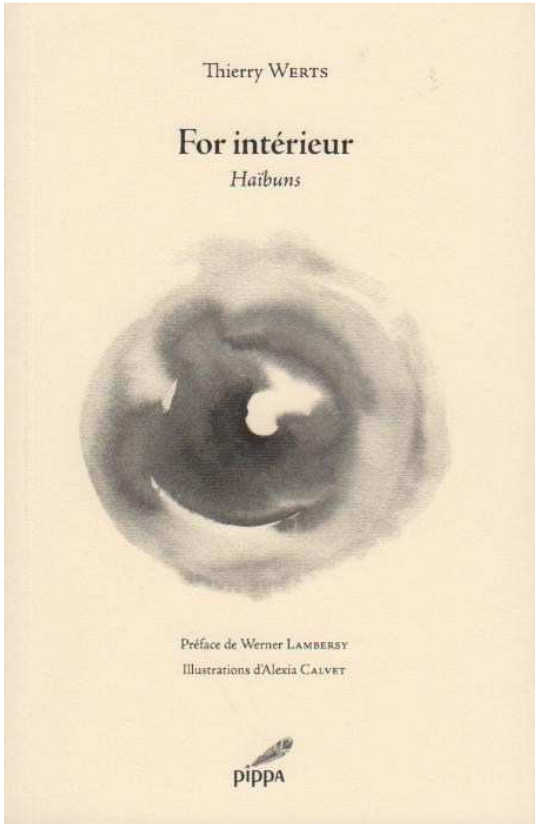
Le texte, série de haïbuns incisifs, est écrit en vers libres ponctués de haïkus, respirations d'une existence « à bout de souffle », suspensions du temps, régénérations ou coups de poignard

Ce genre de haïbun se rencontre de plus en plus fréquemment, révélant un désir de ne pas s'éparpiller, d'aller à l'essentiel, Les mots percutent l'esprit, dans l'urgence, et le souci de l'exactitude, au plus près de l'action et de l'émoi. Pas un détail superflu, pas de complaisance à décrire l'horreur, aucun faux-semblant : Thierry Werts ne se dérobe pas face à la détresse, la violence ou l'effroi, mais parfois sa voix tremble, et il essuie furtivement une larme sur sa joue.

Inutile de se livrer à de longues descriptions : les titres des séquences parlent d'eux-mêmes : *Tribunal de la Jeunesse ; Kinshasa, RDC ; Mazar-E-Sharif, Afghanistan ; Sud Liban ; Bamako, Mali*... Au fil des pages, c'est le monde entier qui vous interpelle, avec ses contradictions, ses fureurs, ses forces dévastatrices, ses plaies, ses cris, ses silences, ses désespoirs…

Thierry Werts offre, dans ces quelques pages, un récit d'une force inouïe, traversé d'une étrange beauté portée par la poésie, l'émotion et l'humanité.

D. D.



Thierry Werts : *For intérieur*. Éditions Pippa, 2016. Prix : 15.00 €. ISBN : 978-2-916506-80-7

La boussole dans son vol garde le nord de Dominique Chipot

Les poètes sont souvent des marcheurs. Ainsi, Bashô, éprouve-t-il, en son temps, le besoin de s'extraire de la civilisation pour mieux se confronter aux éléments, sur la sente étroite menant vers le Nord du Japon. Plus près de nous, « l'homme aux semelles de vent », Rimbaud, avait coutume d'aller taquiner la muse, à la belle étoile, « les poings dans *ses* poches crevées ». Et, dans un de ses derniers ouvrages, *Mā*[1], Hubbert Haddad débute son roman par cette phrase placée dans la bouche de son héros : « La marche à pied mène au paradis : il n'y a pas d'autre moyen d'y parvenir, mais il faut marcher longtemps. ».

Sans nul doute, Dominique Chipot est proche de cette pensée avec *La boussole dans son vol garde le nord.*

suivre le chemin du visible
et atteindre l'invisible

déclare-t-il, prenant soin de préciser au départ *« essayer »...*

Mais le titre de ce petit ouvrage apparaît bien un peu mystérieux... Gageons que la lecture l'éclairera.

Le recueil semble placé sous le signe de la liberté et de la fantaisie, l'auteur ayant choisi de combiner les genres, poésie en vers libre et haïkus (ou tercets). Les vers libres sont positionnés à gauche, les tercets à droite.

Le vers libre est intéressant. De plus en plus prisé des poètes, il présente l'avantage d'être très souple, car délivré des contraintes de la prosodie. Il est aussi complètement exempt de ponctuation ici, jouissant ainsi d'une grande fluidité, en accord avec la thématique annoncée, la marche.

Et, finalement, on entrevoit que le mariage vers libres et tercets, le plus souvent des haïkus, fonctionne sensiblement comme un haïbun, le petit poème naissant de l'étoffe du plus long, qui le précède en général.

---

[1] Hubert Haddad : *Mā*, éditions Zulma, 2015. ISBN : 978-2-84304-724-4

Ce choix révèle une certaine volonté de transgresser la forme initiale, mais la transgression n'est-elle pas inhérente à la création ? Elle fait partie du jeu. Écrire, c'est faire montre d'espièglerie et de fraîcheur. Bashô était déjà conscient de la dimension ludique de l'écriture : les *renga* (écriture collective enchaînant les versets, tercets et distiques, des participants) auxquels il conviait ses disciples en sont la preuve.

Et Dominique Chipot, dépourvu d'entraves, prend plaisir à triturer le verbe, à faire s'entrechoquer les sons à l'envi, c'est-à-dire jusqu'à la provocation :

Craquements lugubres
pour tout accueil
accélérer inconsciemment la cadence
pourtant
un ciel clarteux

(Tiens, tiens ! Tout en employant un adjectif relevant du patois lorrain, l'auteur lance un clin d'œil à Rimbaud, et décoche une œillade entendue aux lecteurs, semble-t-il !)

Le haïku qui succède au verset offre un savoureux contrepoint à la cacophonie ambiante :

Vent contraire
silencieux murmure
du ruisseau

Dominique Chipot s'amuse. Certes, il échappe au monde des contingences, celui du boulot et des manigances humaines, pour aller se vider la tête, communier de tous ses sens avec l'environnement naturel mais, l'averse se met-elle à tomber ? *le sac alourdi de pluie*, il se met à rêver…

d'un monde / où vivraient des êtres humains

et c'est la voix des chiens qui lui répond.

L'ironie et la dérision sont en fait partout présentes, en maints endroits illustrées. En témoigne encore ce croc-en-jambe, que je soupçonne être destiné à la gente haïjin, parfois un peu trop friande de clichés « japonisants »:

Ah !
le reflet de la lune
dans le seau
dans la flaque
dans la mare

Lac de montagne
au fond les couleurs vives
d'une cannette de bière

Quel flop que ce haïku ! Pour l'immersion totale dans la nature, c'est en tout cas manqué.

Certes, Dominique Chipot affectionne ces échappées belles loin de la ville malodorante, de l'indifférence et de la bonne conscience des gens devant la misère. Certes, ses parenthèses citadines sont ponctuées du leitmotiv « Songer à partir » / « Bientôt repartir ». Certes, il est prêt à renoncer à son *confort douillet* pour aller éprouver de la plante des pieds l'âpreté des pierres du chemin, à

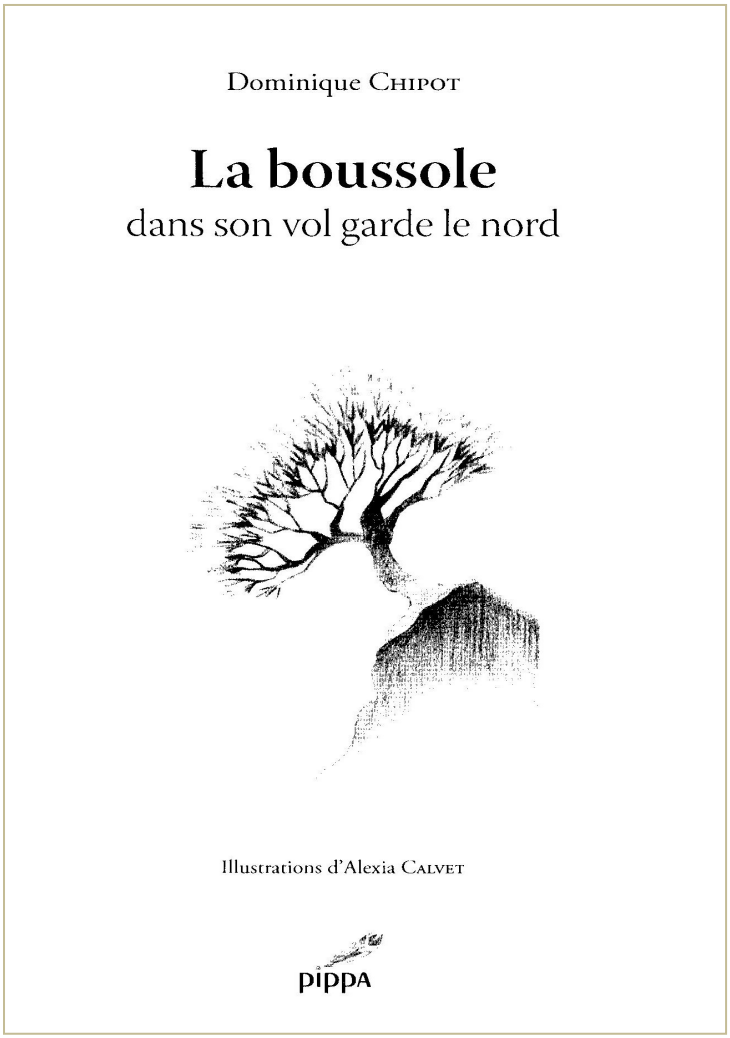
pénétrer l'univers
si loin
souffle-t-il.

Mais prudence peut-être… Car, tout comme sa boussole, Dominique Chipot paraît avoir, dans son envol, la ferme intention de maintenir le cap, c'est-à-dire de rester dans les limites du raisonnable, sans excès. Il a beau lui aussi enfiler « ses semelles de vent », il garde le contrôle.

Le style parfois théâtral de son recueil appartient au jeu littéraire. Il fait en même temps ressortir la vertu du rire, qu'il soit dirigé vers soi, vers les autres, ou vise certaines situations dérangeantes. C'est un peu adopter la philosophie du Figaro de Beaumarchais[1]. L'humour et la dérision sont toujours des ressources créatrices, apportant au discours plus de légèreté. Ils aident – comme la marche sans aucun doute – à prendre la bonne distance par rapport à ce qui nous entoure, ou ce que nous vivons, en préservant de tout envahissement « égoïque ».

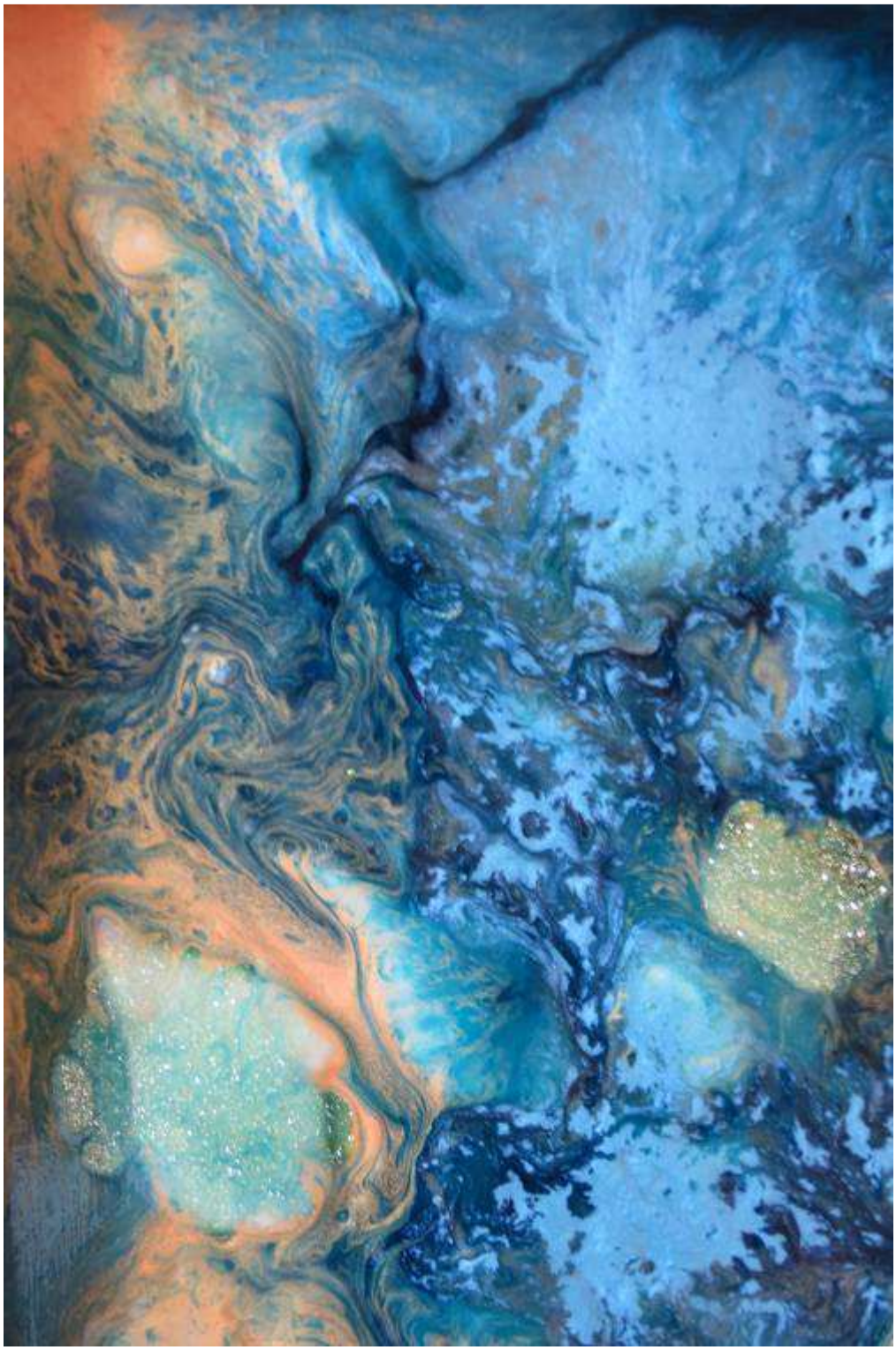
D. D.

1.Dans *Le Barbier de Séville*, Beaumarchais fait dire à Figaro : « Je m'empresse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer ».



Dominique Chipot : *La boussole dans son vol garde le nord*. Illustrations d'Alexia Calvet.

Éditions Pippa, mars 2016. Prix : 14.00 €. ISBN : 978-2-916506-77-7.



Hémorragie de ciel bleu : techniques mixtes

Cuisine d'été, de Philippe Quinta

(alias Fitaki Linpé)

Lorsque Bashô écrivit son célèbre haïku de la grenouille, il adressait à tous les poètes un clin d'œil pour leur dire combien il est important de vivre pleinement l'instant présent, si prompt à s'enfuir. Plongé au cœur de la nature, l'homme prend conscience non seulement de l'harmonie générale du monde, mais encore de sa proximité avec tout ce qui frémit autour de lui.

pleine lune –
un crapaud
croise mon chemin

À l'écoute de ses sens, Fitaki Linpé prend la pleine mesure du temps qui s'écoule, ponctué par les saisons et les lunaisons, de l'espace qu'il embrasse dans sa dimension cosmique, de sa place dans un univers organisé où le silence même est une palpitation de la vie.

les yeux fermés
le bleu du lac
ne s'en va pas

Dans *Cuisine d'été*, une belle place est accordée aux éléments, magnifiés par la sensibilité du poète ou le trait de pinceau délicat de Shuang Gao. La terre, l'eau, l'air et le vent, le feu, l'éther même, se déclinent en huit volets : *Rivière et lac, Quelle chaleur !, Plus fort les cigales, Vent d'août…* Chaque mouvement, à l'exception d'*Une journée d'été avec un ami*, s'ouvre sur un bref haïbun, introduction explicative et poétique, souvent exprimée sur le ton de la confidence, invitant à partager une escapade estivale et à savourer des bonheurs authentiques.

> *Nous partons pour une aventureuse traversée de 12 jours. Je sais que la fatigue n'épargnera personne et qu'elle deviendra une fidèle compagne pour chacun de nous mais en compensation nous aurons, je le sais, de beaux moments de grâce.*

Il est bon de suivre Fitaki Linpé dans les endroits les plus secrets, loin du brouhaha futile d'un monde en perte de repères, où certains hommes « ne savent plus danser le soir au clair de lune, [...] ne savent plus marcher sur la chair de leurs pieds, [...] ne savent plus conter les contes aux veillées »[1].

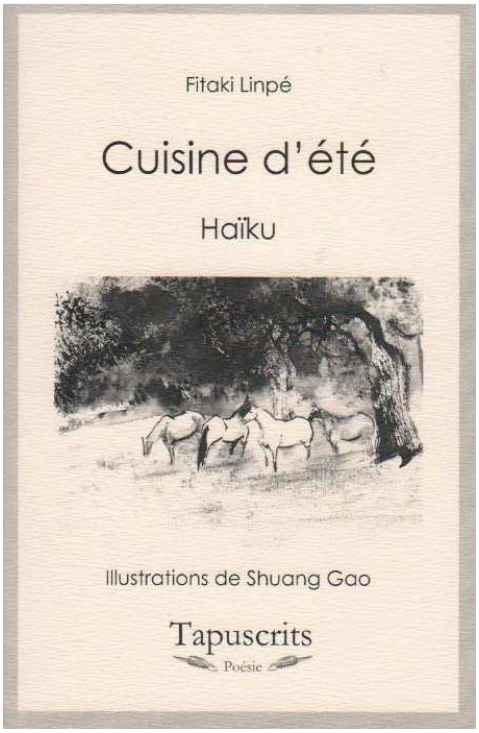
Ah ce bord de Truyère habité de silence et de fraîcheur ! le propriétaire de la rive en cède la jouissance aux quelques habitants du hameau, pour la plupart déjà vieux.

plus là pour les pieds
l'escalier moussu
mais pour le poème

D. D.

---

1. Extrait du poème intitulé *Prière d'un petit enfant nègre* de Guy Tirolien – Léopold Sédar Senghor (éd.), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre de langue française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977, pp. 94-96).



Fitaki Linpé : *Cuisine d'été, haïku.* Préface de Vincent Hoarau. Ill. Shuang Gao. Éditions, éd. Tapuscrits Poésie, 2016. Prix : 9.80 €. ISBN : 979-10-94418-18-5

La vie de l'AFAH

Annonces

Rendez-vous

Juin, vendredi 24 : Colloque : « Le souffle du Japon sur nos écrits », à l'occasion des 10 ans des Éditions PIPPA.

Vendredi, samedi, dimanche, 24-26 juin : Salon des Éditeurs indépendants du Quartier Latin, Lycée Henri IV.

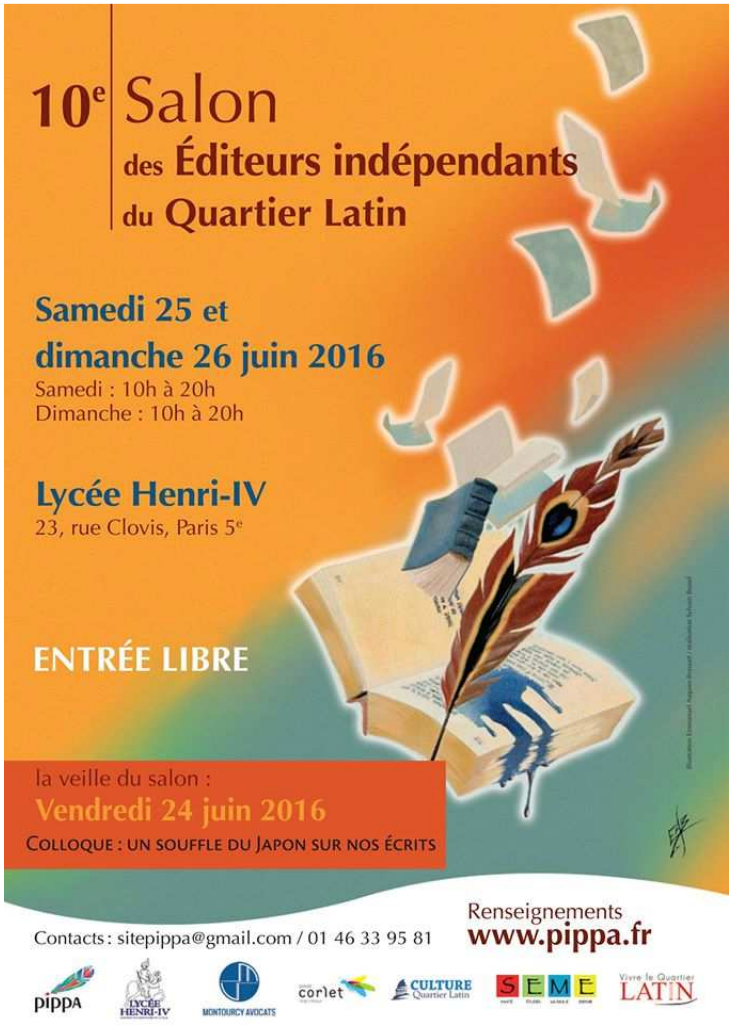
Programme

Vendredi 24 juin

9h00-9h30 :	Accueil
9h30-9h45 :	Introduction
9h45-10h30 :	Christian FAURE : Le haïku japonais moderne
10h30-11h00 :	Dominique CHIPOT : Peut-on écrire des haïkus en français ?
11h00–11h30 :	Pause/rencontres avec les intervenants
11h30-12h00 :	Danièle DUTEIL : La place de la nature dans le haïku.
12h00-12h30 :	Monique LEROUX SERRES : Du haïku au haïbun
12h30-13h30 :	Pause/rencontres avec les intervenants
13h30-14h15 :	Patrick SIMON : Le tanka en français Janick BELLEAU : Cinq poètes de tanka du Canada francophone, l'encre de leurs mots.
14h15-14h45 :	MANDA : Le haïga, dialogue entre image et texte.
14h45h-15h15 :	Pause/rencontres avec les intervenants
15h15-15h45 :	Thierry CAZALS : « L'esprit d'enfance » du haïku.
15h45-16h30 :	Serge TOMÉ : Clicher l'actualité en quelques mots
17h00-17h30 :	France CAYOUETTE : Le haïku, poème-fenêtre
17h30-18h00 :	Werner LAMBERSY : Le fragment poétique

Samedi 25 juin

10h–20h :	10e Salon des Éditeurs Indépendants du Quartier Latin
14h–16h :	Danièle Duteil et Monique Leroux-Serres : atelier Haïbun
16h–16h30 :	Renaud Gagneux : audition d'une partition musicale
16h30–18h30 :	Daniel Py : kukaï Maximum :(25 personnes). Le public désireux pourra également assister à cette séance.



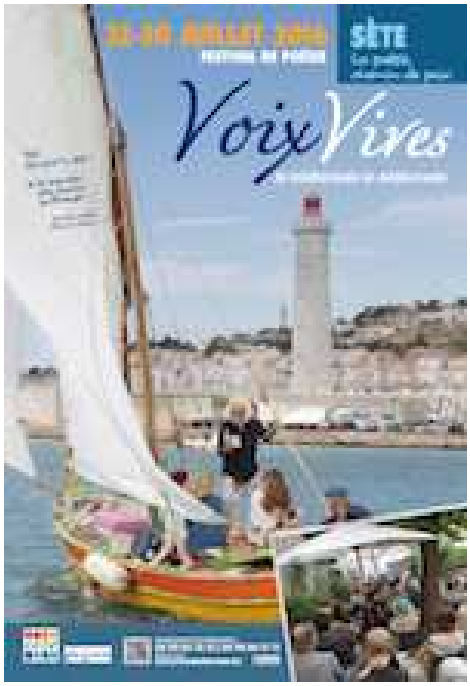
Dimanche 26 juin

10h–20h : 10e Salon des Éditeurs Indépendants du Quartier Latin
10h30-12h : Atelier haïku animé par France Cayouette et Dominique Chipot
14h-15h : Rencontre-causerie avec France Cayouette
15h30 : Théâtre *La dernière tranchée* de Léo Chipot par la Compagnie Les eaux perchées.

Concours : Livre de haïbun *Ploc!* – 5e Prix du livre de l'APH

Dans le cadre de son prix du livre, l'APH propose pour l'année 2016 un livre de haïbun d'un minimum de 70 pages sur un thème libre. Vous pouvez composer un seul ou plusieurs haïbun dès lors que l'ouvrage atteint ce minimum de 70 pages (format A5 en Times New Roman 12, interligne de 1,5 et marges uniformes de 2,5 cm - haut, bas, droite, gauche).
Le jury est composé de trois personnes : Danièle Duteil. Hélène Phung. Olivier Walter. A vos plumes !
Envoi jusqu'au 20 décembre 2016 à : promohaiku AT orange.fr
Attention, avant tout envoi prendre connaissance du règlement : http://100pour100haiku.fr/concours.html

Juillet 22-30 : Voix vives, Festival de Poésie de Sète – Stand Éditions du Tanka Francophone et AFAH.



Des poètes de toutes les Méditerranée dans des lieux du quotidien. La poésie ouverte à tous.

Chaque année au mois de juillet, le Festival de poésie *VOIX VIVES, de Méditerranée en Méditerranée* accueille à Sète plus de cent poètes venus de toutes les Méditerranée. Ils sont entourés d'artistes, conteurs, musiciens, chanteurs, comédiens qui offrent avec eux une approche plurielle de la parole poétique.
De nombreuses rencontres sont proposées chaque jour.

Octobre 13-16 : Festival francophone international de haïku à Québec : Poésie de l'instant… habiter la vie

Organisé par Kukaï Québec et l'Association Francophone de Haïku, il est placé sous la présidence d'honneur de Madame Francine Chicoine.

Programme du festival et renseignements pratiques :
http://www.association-francophone-de-haiku.com/manifestations/festival2016

Nos adhérent.es ont du talent

Prix Jocelyne Villeneuve 2016 organisé par Haïku Canada

Félicitations à Monique Leroux Serres qui a reçu le 2e prix pour son haïku :

l'ovale blanc
d'un œuf dans les gravats
Léger souffle d'air

http://www.haikucanada.org/

Publications des adhérent.es

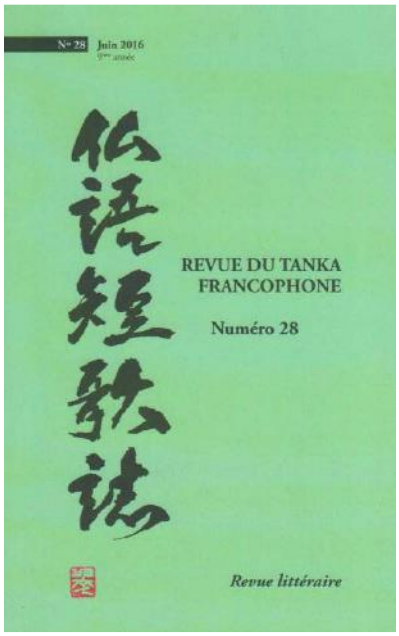
Revues

***Graines de vent*, n° 4, printemps 2016 : Eaux dormantes.** Livre-revue du collectif « Vent de haïku ». Avec des textes et haïkus d'Hélène Phung, Joëlle Ginoux-Duvivier, Danièle Duteil, Marie-Hélène Castello… Invitée : Jessica Tremblay et sa BD.
Pour commander des livres :
http://grainesdevent.jimdo.com

***Gong* n° 51, avril-juin 2016 : L'intime** : Revue trimestrielle de l'Association francophone de haïku. Sélection de haïkus sur le thème du dossier « Le haïku, poème de l'intime ». Rubriques « Sillons », « Poétique du haïku », « Chronique du Canada »…
http://www.association-francophone-de-haiku.com/

Revue du Tanka francophone n° 28, juin 2016. Éditions du Tanka francophone

.



Histoire et évolution du tanka : Martine Gonfalone-Modigliani, Patrick Simon. Tanka de poètes contemporains sur le thème de la nuit et thème libre : Janick Belleau, Chantal Couliou, Monique Junchat, Jo(sette) Pellet… Tensaku. Suites d'Alhama Garcia. Renga - Poésie en chaîne : Nicolas Lemarin, Jo(sette) Pellet, Monique Mérabet, Monique Junchat, Danièle Duteil… Présentation de livres et d'auteurs.
www.revue-tanka-francophone.com

PLOC ! Association pour la promotion de haïku.

La Lettre du haïku n° 81, avril 2016.

Le « Gai Savoir » du haïku ou le sourire de Soseki, par Roland Halbert. Entretien avec Alain Kervern. Publications recensées par Dominique Chipot, Roland Halbert, Danièle Duteil.

La Revue du haïku n°64, 1er avril 2016

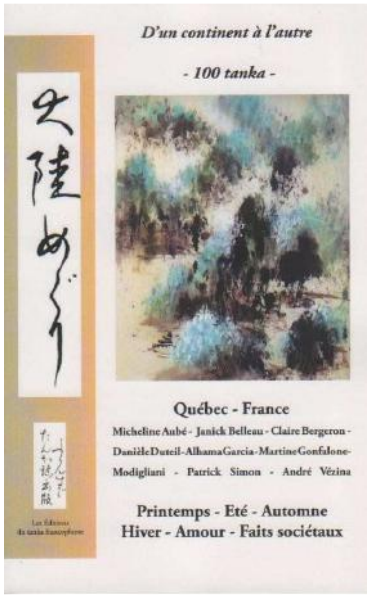
Thème de la paresse : haïbun, haïku, poèmes en un vers. *Cosmos*, de Michel Onfray. Numéro réalisé par Sam Cannarozzi.
Ploc¡ la revue du haïku n° 64

Recueils d'adhérents

Hélène Phung :
Tes murmures et tes silences.

Tanka. Éditions du Tanka francophone, avril 2016. Prix : 10.00 €. ISBN : 978-2-923829-23.

Le soir descend
par-dessus les monts
éteindre la cour
rien ne reste que le vent
qui bouscule ma jupe

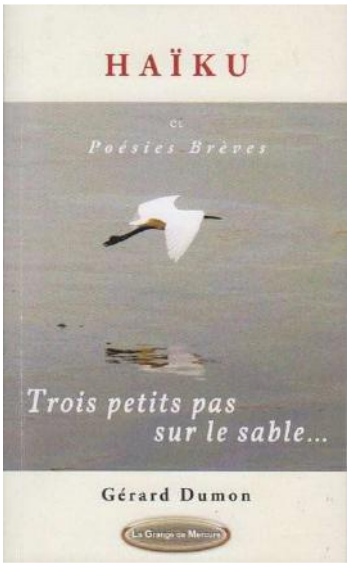


D'un continent à l'autre
100 tanka Québec – France

Micheline Aubé, Janick Belleau, Claire Bergeron, Danièle Duteil, Alhama Garcia, Patrick Simon, Martine Gonfalone-Modigliani, André Vézina. Éditions du Tanka francophone, mai 2016. Prix : 20 $. ISBN : 978-2-923829-22-7.

Les volets s'ouvrent
sur le jardin blanc de givre
tout est vaporeux
à travers mes lunettes
voir le monde de l'à peu près

Martine Gonfalone-Modigliani



Gérard Dumon :
Trois petits pas sur le sable…

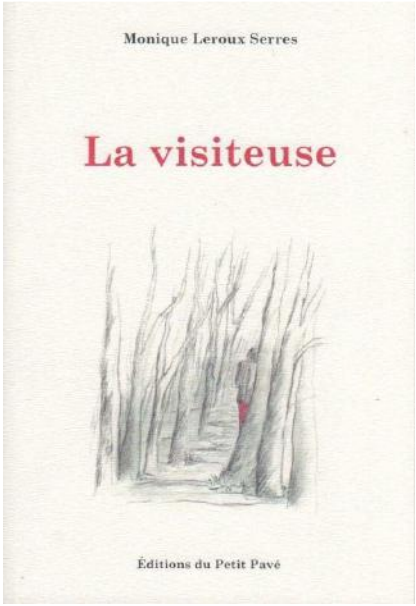
Haïku et Poésies brèves : *La sente du marais.., Rivages.., Tout au bout du quai…*

fin de tempête
lentement la mer
redessine son horizon

Jean Antonini
Véronique Dutreix
D'un champ à l'autre

Haïku. Éditions Unicité, mai 2016. Prix : 14.00 €. ISBN/EAN : 978-2-37355-058-0

Dialogue entre une paysanne et un passant : la paysanne sent, lui imagine.



Monique Leroux Serres
La visiteuse

Roman. Éditions du Petit Pavé, mars 2016. Prix : 12.00 €. ISBN : 978-2-84712-482-8.

Assis à ma table, je vois dans l'ouverture de la porte sa silhouette en contre-jour. Elle s'est arrêtée interdite, me fixant, lèvres scellées, une main posée sur le chambranle à la hauteur de ses seins.

(Extrait)

Adhésion

BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____
_____
PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France
Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du **site AFAH : www.letroitchemin.wifeo.com**

Copyrights des visuels :

Brigitte Briatte, aquarelles, graphismes, techniques diverses : Pp. 1 / 2 / 4 / 8 / 14 / 18 / 20 / 42
Blandine Alizirine : technique mixte pigments et acrylique : P. 26
Gérard Dumon, photo : P. 24
Danièle Duteil, photo : P. 10
Responsable de publication : Danièle Duteil
Choix des visuels et mise en page : Michel et Danièle Duteil
Conception graphique : Meriem Fresson